

## La réinvention d'Athènes par les écrivains en grec de l'époque impériale

Francesca Mestre

Quan els organitzadors d'aquesta jornada d'homenatge a Nicole Loraux em van oferir l'oportunitat de participar-hi activament em vaig posar molt contenta perquè jo, tot i no haver-la freqüentat tant i amb tanta intensitat com totes i tots els que m'han precedit en l'ús de la paraula, sentia alhora una gran admiració per la seva intel·ligència i capacitat de treball, i sobretot una gran estimació per la gran persona que era, per la seva simpatia, la seva afabilitat i la seva vitalitat. Després de posar-me molt contenta, però, em va venir la gran inseguretats de pensar que jo, difícilment, podria dir res d'interessant en comparació amb d'altres persones que hi havien treballat de més a prop, que n'havien estat deixebles i que l'havien tractat amb més assiduitat.

De cop, però, em vaig recordar de la darrera vegada que la vaig veure, a París, fa molt de temps, devia ser l'any 92 o 93, en ocasió d'una visita al Centre, quan estàvem immersos, els dos grups, en el treball conjunt de l'acció integrada. I vaig recordar també que em va donar, com sempre feia, alguna recent publicació d'ella on hi havia escrit una dedicatòria que, en arribar a l'hotel i llegir-la, em va emocionar profundament. Em vaig posar a buscar-la, a casa, ara fa uns dies, en els arxivadors on guardo separates i altres textos que considero imprescindibles, i, juntament amb d'altres, vaig trobar aquelles fotocòpies amb aquella dedicatòria que m'havia colpit. Era el seu capítol del volum I de la *Histoire des femmes*<sup>1</sup> titulat «Qu'est-ce qu'une déesse», i la dedicatòria deia el següent: «Pour Francesca, qui parle et aime le français, avec le plaisir de la voir à Paris et mon amitié».

Semblarà una bestiesa però aquestes paraules, que diuen una gran veritat de mi mateixa, em van donar la primera clau per decidir què diria avui. Més que què diria, com ho diria: vaig pensar, el què diré ja m'ho pensaré però en tot

1. G. DUBY & M. PERROT (éds.), *Histoire des femmes dans l'Antiquité* (sous la direction de P. SCHMITT PANTEL), Plon, Paris 1991, pp. 31-62.

cas ho diré en francès, una llengua que, per desgràcia faig servir molt poc, menys del que voldria, per correspondre a aquell compliment que ella em va fer, demostrant, amb tanta senzillesa, la seva gran sensibilitat i la seva gran habilitat per conèixer, tot d'una, la gent. Així és que, modestament, per a ella que usava la seva llengua d'una manera tan científica, precisa i alhora tan bella, presentaré ara algunes dades d'allò que constitueix la meua recerca i els meus camps d'estudi en aquesta mateixa llengua, tot i essent conscient que ni de bon tros el resultat serà comparable però que, almenys, en l'intent, es veuran les meves ganes de respondre-li, de parlar-hi.

\*\*\*\*\*

Lorsqu'en 1986 j'ai vu et écouté Nicole Loraux pour la première fois il y avait à peine un an que j'avais soutenu ma thèse de doctorat sur les genres littéraires en époque impériale, dirigée par mon maître Carles Miralles. Depuis ce temps, à de très peu nombreuses exceptions près, tout mon travail a été consacré, d'une façon ou d'une autre, à cette période de la littérature grecque qui, à ce moment-là, n'était pas du tout, comme il l'est maintenant, un des sujets les plus étudiés de l'antiquité grecque. Pas de rapport évident, donc, avec le travail de Nicole Loraux qui s'occupait surtout de l'époque archaïque et classique, les périodes dont elle affirmait être de sa plus grande prédilection. Au début il m'était très difficile de lire ses travaux autrement que pour le plaisir d'apprendre sur la cité démocratique, sur la fonction du théâtre, surtout de la tragédie : bref c'était pour moi le réapprentissage du monde grec classique et archaïque, toujours très près de textes, des mots, de chaque mot, et, à travers les mots, découvrir la pensée, l'histoire, la vision du monde. Je n'arrivais néanmoins à voir comment je pouvais appliquer tout cela à la période que j'étudiais moi-même, aux textes, aux auteurs, à la société de ces grecs sous l'Empire Romain.

Ce n'est que plus tard que j'ai vu la portée universelle de la façon de travailler de Nicole. D'abord, ces «voies traversières» qui, avec cette formulation très juste, expriment et définissent l'horizon intellectuel dans toute son ampleur ; deuxièmement, sa méthodologie qui va de la philologie stricte à l'histoire et à l'anthropologie, et troisièmement quelques phrases, quelques définitions magistrales, quelques devises majeures qui ont la particularité d'illuminer n'importe quelle recherche dans le domaine des sciences sociales : « aucune société n'est transparente à elle-même », le concept d'Athènes imaginaire et de son auto-représentation, les différents niveaux de la réception, etc.

J'avais, comme j'ai dit, soutenu une thèse sur les genres littéraires de la période impériale<sup>2</sup> et, par la lecture d'un bon nombre d'auteurs, j'étais arrivée aux

2. Cette thèse a été publiée quelques années plus tard : F. MESTRE, *L'assaig a la literatura grega d'època imperial*, PPU, Barcelona 1991.

conclusions qui, en général, étaient celles qui définissent la production littéraire de cette période : le sujet principal en était le passé, soit-ce sous forme de discours figuré devant l'assemblée de n'importe quelle cité de l'époque classique, ou sous forme d'essai, à la manière de Montaigne, sur un événement ou une idée ou un personnage du passé, ou sous forme de recueil de thèmes anciens — héros, sophistes, récits mythologiques — ou de catalogue de quelque chose de nouveau mais par rapport à l'ancien. C'est, donc, à ce qu'on dit, une littérature antique, qui oublie le présent, que reste ancrée dans le passé et qui regrette, nostalgiquement, un passé révolu. Or, me suis-je demandé, est-ce là une affaire strictement littéraire, c'est à dire, une question d'esthétique littéraire ou bien, plutôt, c'est une attitude que les grecs de cette période ont devant leur réalité historique, politique, sociale. Et ces grecs, qui sont-ils, que recouvre cette appellation de grec dans le sein de l'Empire Romain où la grande majorité sont aussi des citoyens romains outre citoyens de leur cité d'origine ? Y a-t-il une altérité entre grecs et romains et si oui, à partir de quel moment — le II<sup>ème</sup> siècle avant J.C. ou, par contre, pas avant l'Empire, c'est à dire à partir du I<sup>er</sup>-II<sup>ème</sup> siècle après J.C. —, et si non, pourquoi ?

Il y a, en effet, sous le pouvoir romain, un monde grec que survit, sans doute inspiré par ce même pouvoir qui, de la main des élites grecques de la partie orientale de l'Empire, va s'occuper de créer un imaginaire d'identité grecque, sur la base de la cité classique, et qui sera l'auteur de cette littérature apparemment antique, voire anachronique, et conservatrice.

Je vais essayer de tracer les lignes majeures de cet imaginaire, qui sera surtout un imaginaire athénien, et je poserai comme exemple le processus qui fait de l'auto-représentation de la cité athénienne, centre de toute hellénité, un centre que les élites grecques de l'Empire Romain prennent comme noyau essentiel de leur identité, en traduisant ses valeurs d'autrefois afin qu'elles s'adaptent à la réalité et les nouvelles exigences de leur temps. Une opération culturelle, pourra-t-on dire, qui ne dérange guère le pouvoir romain. Mais il y a plus : c'est sans doute aussi une opération politique où s'engage ce pouvoir romain qui fait bien plus que regarder avec complicité la démarche des intellectuels grecs ; c'est en quelque sorte un moyen d'assurer sa domination, faisant semblant de céder à la supériorité grecque.

Mon parcours va consister à expliquer d'abord la construction d'un phénomène qu'on appelle athénocentrisme, où cette Athènes réinventée deviendra l'*alter ego* de la cité de Rome. Après, en m'appuyant sur quelques exemples de Plutarque, j'analyserai comment un écrivain grec d'origine, mais très intégré dans les cercles de pouvoir de Rome, dessine un imaginaire du passé grec, donc, athénien, où toutes les élites de l'Empire, grecques et romaines, vont trouver leur identité. Et finalement, j'appellerai l'ineffable Lucien à mon aide pour montrer que cette opération idéologique, capitale pour comprendre cette dernière période de l'Antiquité, avec tous ses bouleversements et tous ses changements, n'est pas restée opaque à tout le monde, ou, du moins, sans critique.

La très ancienne prétention athénienne d'être le centre du monde grec a sombré d'une manière définitive après sa défaite devant le pouvoir macédonien. À partir de ce moment-là, les centres se déplacent et la capitalité part vers Alexandrie et les villes de l'Est et, en territoire grec, vers la capitale de la Macédoine, Pella. Peu de temps après, c'est déjà l'émergence de Rome, de la Rome républicaine qui l'emporte. Autrement dit, du point de vue historique, Athènes devient une ville marginale à partir du III<sup>e</sup> siècle avant J.C, quoique, du point de vue culturel, les réalisations littéraires athéniennes de l'époque classique soient déjà à ce moment-là fortement mises en valeur, comme le prouve le fait que, à Alexandrie, la plupart des auteurs qui sont étudiés sont des Athéniens et même s'ils ne le sont pas — le cas d'Homère est clair — ils sont compris comme une réalisation athénienne.

Or, à l'époque impériale, dès le I<sup>er</sup> siècle après J.C., l'importance de la grandeur d'Athènes, dans tous les domaines, revient et, d'une fois pour toutes sans discussion, elle est devenue la capitale culturelle de l'Empire et le centre du panhellénisme. Que s'est-il passé ?

Du point de vue des *realia*, pas grand-chose qui justifie ce changement, au contraire, elle a adopté, comme la plupart des autres centres urbains, les nouveautés de la vie romaine, combats de gladiateurs, bains publics, une certaine transformation urbanistique, etc. Malgré cette participation dans l'uniformité d'autres endroits, elle devient une sorte de « Rome de l'Est », un lieu d'où négocier face à face avec Rome, le symbole de la haute culture aussi bien pour les Romains que pour les autres Grecs. C'est comme si tout à coup les gloires de jadis étaient surgies du fonds de la mémoire, et les erreurs et les échecs étaient passés sous silence.

Il y a là derrière tout un travail de construction qui fait que, dorénavant, la mémoire civile et la version pertinente du passé soient contrôlées par cette idée d'Athènes qui est métaphore de toute la Grèce, de la Grèce du passé, évidemment.

La fondation, vers l'année 131, de l'institution du Panhellénion<sup>3</sup> par l'empereur Hadrien en est un témoignage évident. Cette espèce de nouvelle ligue de cités grecques, qui était présidée par un conseil avec siège à Athènes, dans le complexe du temple de Zeus Olympique, n'est que l'aboutissement naturel d'une tendance que les empereurs antérieurs à Hadrien avaient ménagé, tant bien que mal, en acceptant une prééminence culturelle qui n'était pas une menace vraiment dangereuse pour la domination. Or, lorsque l'empereur dit philhellène prend le pouvoir, il crée une institution qui a pour objet légitimer définitivement une situation *de facto* et qui deviendra aussi un atout pour le pouvoir de Rome. En effet, dans le Panhellénion au moins cinq provinces romaines étaient représentées — l'Achéa, la Macédoine, l'Asie, la Thrace et la Crète-Cyrénaïque

3. À propos du Panhellénion, cfr. A.J. SPAWFORTH & S. WALKER, « The World of the Panhellénion I: Athens and Eleusis », *JHS* 75, 1985, pp. 88-104; A.J. SPAWFORTH, « The World of the Panhellénion II: Three Dorian Cities », *JHS* 76, 1986, pp. 88-105; I. ROMEO, « The Panhellénion and Ethnic Identity in Hadrianic Greece », *Classical Philology* 97.1, 2002, pp. 21-40.

— dont l'origine hellénique venait nettement affirmée par leur inclusion dans cette nouvelle institution et par le fait que son centre se trouvait à Athènes. Du coup, cependant, leur fidélité au pouvoir romain restait assurée puisqu'il fallait, pour être membre du conseil du Panhellénion, faire étalage d'hellénité du point de vue de la culture mais aussi de l'origine — ce qui semble très logique — et, indispensablement, prouver une longue relation avec Rome.

Le Panhellénion a été certes très important en ce qui concerne l'identité grecque sous l'Empire, même si du point de vue de l'histoire romaine, de l'histoire de l'Empire, c'est une institution négligeable, surtout parce que, après les Antonins, sa fonction a été complètement dépolitisée.

C'est vrai que la politique d'Hadrien est ambivalente et que, outre la culture grecque, son intérêt réside surtout dans la stratégie impériale ; elle a cependant une portée idéologique, au-delà des préférences culturelles et des mouvements d'un chef d'état : à ce moment-là, et les actions politiques jouent un rôle fondamental — institution du Panhellénion, achèvement du temple de Zeus Olympique, restauration des jeux et des fêtes religieuses —, le monde grec est « repensé », la condition de Grec est définie et Athènes en devient le centre indiscutable, surtout parce qu'on sent que, dans son terrain, Athènes est l'analogie de Rome dans le sien. Le rôle de l'empereur est, donc, essentiel. Or de l'autre côté il y a Athènes et les Athéniens, ceux du passé — c'est Jules César qui, d'après Appien, exclame : « ποσάκις ὑμᾶς ὑπὸ σφῶν αὐτῶν ἀπολλυμένους ἢ δόξα τῶν προγόνων περισώσει; », c'est à dire : « Combien de fois la gloire de vos ancêtres vous a sauvés d'être détruits par vous-mêmes ! » (BC 2.88) — et ceux du présent, les élites athéniennes qui, vis à vis du pouvoir romain, ne se sont pas toujours montrées unanimes; plusieurs incidents, d'après les récits historiographiques de Dion Cassius ou d'Hérodien, le prouvent, ainsi que certaines déductions d'archéologues et d'historiens modernes : pas de monnaie standard romaine à Athènes au moins jusqu'au III<sup>e</sup> siècle, une certaine résistance à prendre la citoyenneté romaine, ...<sup>4</sup> Mais tout cela est très difficile à évaluer, ce n'est, à la limite, qu'un indice d'une certaine attitude. Quant aux documents littéraires, Pausanias, par exemple, trouve l'enceinte du Zeus Olympique affreuse, et affirme ensuite qu'elle n'est qu'une symbole du pouvoir de Rome... (1.18.6)

Rien n'empêche, toutefois, à mon avis, que les Athéniens voient la prééminence de leur cité comme quelque chose de naturel, de logique, sans que les Romains n'y soient pour rien ; d'autant plus que la fierté de l'identité locale est un trait caractéristique de l'époque.

Les écrivains de la période impériale nous offrent à leur tour d'innombrables exemples où la centralité de l'imaginaire athénien se fait sentir. La Seconde Sophistique fait exhibition d'un archaïsme qui va de l'usage de la langue à la vision athénienne du passé. C'est dans ce sens que, je crois, doit être com-

4. Cfr. S. ALCOCK, « The Problem of Romanization: the Power of Athens », dans M.C. HOFF & S.I. ROTROFF, *The Romanization of Athens*, Oxbow Monograph 94, Exeter 1997, pp. 1-7.

prise l'expression ἀττικίζειν (*attikízein*) telle que l'utilisent Lucien ou Philostrate : bien plus qu'une définition strictement linguistique c'est une manière d'évoquer la centralité d'Athènes dans la réflexion sur le passé grec. On peut *attikízein* en parlant, certes, mais aussi par sa conduite, son goût, sa façon d'agir et de penser.

Les discours d'Aelius Aristide, de Dion Chrysostome ou de Favorin, ainsi que les ouvrages de Philostrate ou de Lucien ou de Plutarque montrent plusieurs façons diverses d'établir un dialogue avec les questions qui, depuis le Vème siècle avant J.C., servent à définir la nature et les critères de l'identité grecque. Il ne faut pas oublier, non plus, jusqu'à quel point la *paideia* et les *progymnasmata* jouent un rôle capital là-dedans. Les traités de *progymnasmata* qui nous sont parvenus, Théon, Hermogène, Aphthonios, bien que datés plus tardivement la plupart, sont l'écho de toute une tradition très ancienne, qui vient confirmée par la grande quantité de papyrus contenant des exercices d'école qui ont été trouvés en Égypte. Une très grande majorité d'exemples d'exercices rhétoriques a pour centre, soit d'un *topos*, d'une *ekphrasis*, d'un *diegema* ou d'une *thesis*, la cité athénienne classique, son histoire, ses cultes, ses endroits, ou bien, n'importe quel sujet de la tradition grecque mais considéré du point de vue athénien — étant donné, comme il a été dit, que même la poésie homérique est, en quelque sorte, athénienne.

Prenons Plutarque, par exemple — et ce n'est pas un choix arbitraire, comme on verra. Son traité intitulé, en latin, *De Gloria Atheniensium* (c'est à dire, *Sur la gloire des Athéniens*), ouvrage de jeunesse qu'on considère normalement un exercice rhétorique, porte, en grec, un titre plus précis et plus à la façon de la *thesis* des *progymnasmata* (Théon 11) : Πότερον Ἀθηναῖοι κατὰ πόλεμον ἢ κατὰ σοφίαν ἐνδοξότεροι, c'est à dire, «Est-ce que les Athéniens étaient/sont plus appréciés par la guerre ou par la sagesse». La réponse — oh! surprise — est claire : κατὰ πόλεμον, par la guerre. L'argument est facile : la guerre est l'action, le réel, sans action la sagesse, qui est nécessairement mimétique du vrai, de l'ἀλήθεια, n'a pas de point de repère, ni de raison d'être. Un certain nombre d'études sur Plutarque ont cru voir là une contradiction avec ce qui est censé être la pensée de l'écrivain de Chéronée; ce qui, du coup, confirmerait le caractère scolaire de la composition : l'exercice consiste à plaider la cause contraire à l'habituelle, ou, en tout cas, toutes les deux — comme chez Aelius Aristide : une fois pour, l'autre contre. Ce n'est pas si évident.

Jetons un coup d'œil à l'ensemble des *Vies parallèles* : tous, grecs et romains, sont des hommes d'action. Il y a qui dit que Démosthène et Cicéron sont la seule exception : je ne le crois pas; Plutarque, justement, ne les décrit pas seulement comme des politiques de salon, mais en tant que responsables directs et acteurs de certaines actions concrètes, même si, comme dans le cas de Démosthène, il en blâme la lâcheté et l'inconvenance<sup>5</sup>.

5. Cfr. F. MESTRE - E. VINTRÓ, « La Vida de Demòstenes de Plutarc o els grans defectes d'un polític », dans *Actes del XV Simposi de la Secció Catalana de la SEEC*, Lleida 2007, pp. 235-246.

Comme suite de l'interrogation rhétorique du *De gloria Atheniensium*, les *Vies Parallèles* viennent à confirmer la thèse que les Grecs, certes, sont meilleurs en action (κατὰ πόλεμον) qu'en réalisations intellectuelles (κατὰ σοφίαν). Et qui sont ces grecs-là? Évidemment tous les grecs des *Vies* ne sont que des Athéniens, mais ils sont la grande majorité : dix Athéniens face à quatre de Sparte (Agis et Cléomène étant une unité), deux Thébains (un perdu), deux Macédoniens et 5 autres. Thésée, Solon, Thémistocle, Périclès, Alcibiade, Aristide, Cimon, Nicias, Phocion et Démosthène dessinent à merveille les moments majeurs de l'« action » athénienne : fondation, croissance, aspirations impériales de la cité, et, finalement, résistance (Démosthène) et collaboration (Phocion) avec le pouvoir macédonien. La parade de ces dix personnages représente le parcours historique de la cité d'Athènes mais enferme aussi l'histoire de toute la Grèce, du point de vue des ἔργα, de l'action. Or, cette réinvention de Grèce, si déformée qu'elle soit, est opposée et mise en parallèle avec les hommes d'action de l'histoire de Rome. Et le tout vise le public de l'Empire, surtout le public romain, si j'ose dire.

Au moyen de cette opération Plutarque rétablit la dignité des Grecs dans le monde du politique et du militaire, et proclame que l'identité grecque s'est construite sur de telles bases et non tout simplement sur l'esthétique et l'excellence. Bien plus qu'une restauration c'est une invention — et j'emprunte l'expression à Robert Lamberton<sup>6</sup> —, une invention qui, dans le cadre de la *pax romana*, a pour objet établir une égalité entre Grecs et Romains, dans l'idée qu'il existe une communauté entre égaux.

La politique de l'empereur Hadrien semble marcher côte à côte avec la proposition de Plutarque, peut-être elle l'a inspirée : il faut remplir de sens, *ex novo*, les rapports entre Grecs et Romains. Or, pour y parvenir, l'ancien projet d'une Athènes, centre et arbitre du monde grec, se réalise. Les *Vies Parallèles* en élaborent le discours. Inutile de dire jusqu'à quel point l'influence postérieure d'une telle officialisation deviendra un élément clé pour la perception de l'Antiquité en général et de la Grèce en particulier.

Je m'occuperai, pour terminer, d'une façon complètement différente d'utiliser le passé pour parler du présent. Il s'agit de Lucien, originaire de la Syrie, citoyen athénien et citoyen romain.

Je crois qu'on peut affirmer que Lucien s'engage dans une réflexion critique à propos de la centralité athénienne vis à vis du monde grec en général, et il le fait sans prononcer lui-même un seul mot, pour ainsi dire, mais en donnant la parole à des personnages tout à fait athéniens, qui dialoguent avec d'autres et qui font émerger les problèmes d'une exemplarité athénienne. Du point de vue de la construction, le procédé est magistral : l'éloge, ou le blâme, sous forme dialoguée. Or, puisqu'il se cache derrière ses personnages, il réussit à garder l'ambivalence, par le décalage et la fiction du scénario. On

6. R. LAMBERTON, « Plutarch and the Romanizations of Athens », dans M.C. HOFF & S.I. ROTROFF (cfr. n. 4) 2001, pp. 151-160.

comprend, donc, que en tant que grec de culture et d'adoption, il fait partie de l'imaginaire d'Athènes, il a choisi même d'y habiter, d'être son porte-parole en exerçant le métier de sophiste et d'homme de lettres, mais il ne peut pas s'empêcher d'exprimer des réserves et des critiques, évidemment, en prenant des distances et en clé d'humour.

La Seconde Sophistique élabore son discours à travers la rhétorique de l'éloge et — j'emprunte les mots à Laurent Pernot<sup>7</sup> — en fait la forme d'expression spécifique des couches supérieures de la population, une forme d'expression qui sert à affirmer leur propre existence, à entretenir leur cohésion et à communiquer avec les autorités. Voilà une démarche différente à celle de Plutarque mais, comme pour celui-ci, la représentation du monde grec est également athénienne, aussi athénienne que pour ses autres collègues sophistes, Dion Chrysostome ou Aelius Aristide. La grande différence se trouve, néanmoins, dans le fait que les sophistes renoncent à la morale héroïque dont Plutarque avait besoin dans son jeu de miroirs par rapport aux Romains. La Seconde Sophistique, par contre, adopte un point de vue utilitariste : c'est le cas, par exemple, du *Panathénaique* d'Aelius Aristide qui prône la restauration de la grandeur d'Athènes grâce à l'intervention de Rome : sous la *pax romana* Athènes prospère tandis que la Macédoine n'est plus rien; c'est Rome qui a vengé Athènes de la défaite de Chéronée (*Panath.* 333-334).

C'est le même point de vue utilitariste qu'adopte Lucien pour imaginer l'entretien entre Solon et Anacharsis, dans son dialogue intitulé *Anacharsis*<sup>8</sup>. Le cadre : Athènes, le Lykeion, à côté de la statue d'Apollon, midi, le soleil est chaud, c'est l'heure de l'initiation. Solon, le grand législateur athénien, entreprend la bien difficile tâche d'initier le barbare scythe. La tradition grecque toute entière est mise en valeur sous prétexte d'«enseigner» le barbare. Il s'agit d'expliquer la signification et les valeurs que la palestre, la tragédie et la *paideia* en général apportent à l'excellente civilisation grecque. Même les grandes différences entre Athènes et Sparte s'effacent devant la mentalité barbare : Solon se fait porte-parole de Lycurgue et fait un très bon résumé de ce qu'est la formation des jeunes dans l'endurance caractéristique des Spartiates.

Le génie littéraire de Lucien réussit, moyennant la forme dialoguée, à exprimer, en parallèle, le pour et le contre d'une même thèse, à savoir, en simplifiant, « Est-il préférable, comme peuple, atteindre tout le réseau de significations sophistiquées qui constituent l'hellénité ou, par contre, faut-il descendre à la simplicité primitive du barbare ? ». Le discours d'Anacharsis et celui de Solon n'arrivent presque pas à se rencontrer parce que, somme toute, c'est une question d'identité. Et les piliers majeurs de la charpente solo-

7. L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, 2 volumes, Institut d'Études Augustiniennes, Paris 1993, pp. 793-794 (cfr. aussi pp. 55-114)

8. Cfr. F. MESTRE, « Anacharsis, the wise Man of Abroad », *Lexis* 21, 2003, pp. 303-317.

nienne coïncident, justement, avec l'imaginaire d'Athènes que Périclès décrit dans l'oraison funèbre<sup>9</sup>.

L'éloge sophistique de Lucien rencontre la plus ancienne forme d'éloge en prose, l'*epitaphios*. Et du coup, voilà un imaginaire de la cité, celui de l'époque classique, qui rencontre un autre imaginaire, celui de la grécité de la période impériale.

Il faut, sans doute, faire une recherche plus systématique sur l'articulation de cette particulière construction d'Athènes qui a lieu pendant l'Empire : il nous manquerait l'enrichir avec d'autres témoignages non littéraires, d'ordre politique et social. En ce qui concerne les documents littéraires, cependant, de Plutarque à Lucien et la Seconde Sophistique, la réinvention de la représentation de l'Athènes classique, telle que l'avait décrite Nicole Loraux, comme moteur de l'identité grecque des élites impériales est un fait, à mon avis, sans discussion.

9. Sur le danger de confondre l'auto-représentation idéale de la cité avec sa réalité historique, cfr. M. BONAZZI, « Atene, i sofisti e la democrazia: Protagora e i suoi critici », *Il Pensiero Politico* 37.3, 2004, pp. 333-359.